

# « On a tout essayé, mais la psychanalyse est encore là »

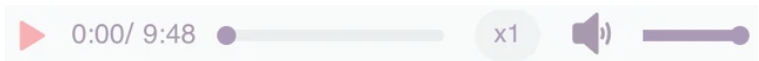
## Tribune

**Nous publions cet appel lancé par plusieurs psychanalystes, membres de l'École de la Cause freudienne.**

Publié le 20 mars 2026

4min

Écouter cet article - réservé



Neuroscientifiques et leurs imageries cérébrales, experts en santé publique et leurs essais randomisés, évaluateurs avec leurs cases à cocher : chacun a annoncé la fin de la psychanalyse. Et pourtant celle-ci demeure, non par immobilisme ou retard, mais parce qu'elle dit quelque chose de l'être humain que rien d'autre ne sait exprimer.

Le reproche fréquemment avancé est que ses hypothèses ne seraient pas testables, donc non scientifiques. Toutefois, exiger d'une cure analytique des mesures quantifiables, c'est demander à l'œuvre de Victor Hugo de passer des tests PISA. La médecine fondée sur les preuves (EBM) mesure des populations, non des sujets. Elle évalue des moyennes, non des destins. Un analysant ne s'appréhende pas comme des datas : il est un sujet incomparable aux autres, avec son histoire singulière, ses symptômes et sa façon d'interpréter le sens de sa venue au monde.

Notre époque valorise la rapidité, l'instantané. Elle veut des guérisons mesurables, des protocoles pour tous. Dans un système de santé sous pression, cette précipitation se comprend, mais elle est dramatique lorsqu'elle s'applique à la souffrance psychique. Les traumatismes ne guérissent pas en dix séances. Les névroses ne s'évanouissent pas comme on éteint son smartphone. La psychanalyse précise que souffrir peut être l'indice que quelque chose d'une vérité cherche à se dire. La psychanalyse prend au sérieux la fonction de la parole et du langage en son irréductible singularité. Elle refuse de réduire l'homme à sa seule biologie ainsi qu'au développement possiblement défectueux de son cerveau.

La critique de la psychanalyse est légitime et les psychanalystes sont les premiers à s'y intéresser. Elle a ses failles, son histoire, ses dissensions internes. Le mouvement psychanalytique n'en est que plus vivant, car que serait une discipline sans aucun débat ni progrès dialectique ? Mais il y a un écart entre une critique rigoureuse, parfois aux limites de la querelle d'idées, et une disqualification idéologique maquillée en rigueur scientifique. Ce que certains de ses détracteurs refusent au final, c'est la notion même d'un sujet irréductible aux données. Il s'agit là d'une vision du monde, non d'une donnée scientifique. La psychanalyse nécessite des interlocuteurs sérieux, loin d'une pensée scientiste posant qu'une réalité n'existe que

si celle-ci s'avère quantifiable. L'inconscient n'entrera pas dans un tableur et il n'a pas rendu les armes.

En voici un parfait contre-exemple. Le 12 février 2026, la Haute Autorité de Santé (HAS) a prononcé son verdict : la psychanalyse est exclue de ses recommandations sur l'autisme. L'affaire se présente comme un jugement scientifique incontestable. Néanmoins, il ne s'agit pas d'une démonstration, mais d'une opération dont les bases sont fictives.

Considérons l'appellation de « Haute Autorité ». L'expression en impose avant toute discussion : cela vient d'en haut. Par ailleurs, sous le terme générique de « Santé », ce qui se profile est l'administration des conduites, la normalisation des traitements et la gestion appliquée aux êtres parlants.

La HAS prétend aussi parler au nom de la preuve, mais de quelle preuve s'agit-il ? sinon celle de la pharmacologie, des questionnaires et des évaluations avec des cases à cocher et des échelles de cotation. Le résultat est prévisible : ce qu'une telle méthode ne peut pas considérer est déclaré comme inexistant, non réel. La preuve devient un instrument d'exclusion.

Puis, il y a l'expertise des groupes de travail de la HAS censés produire des consensus. Or, les experts sélectionnés s'entendent sur les prémisses de la conclusion. Au final, un miracle s'accomplit car c'est La Science qui parle à travers la HAS. Tel Moïse ayant reçu de Dieu les dix commandements, celle-ci diffuse ses recommandations comme un texte sacré.

Mentionnons encore la fiction du doute expérimental, laquelle disparaît curieusement dès qu'il s'agit des méthodes comportementales. L'exploration empirique n'en produit pas cette fois

l'exclusion, mais la consécration. C'est qu'on appelle ailleurs un biais cognitif.

Enfin, la fiction de la protection des patients et de leur famille. La formule empêche là encore toute discussion, car qui oserait s'y opposer ? Si l'on condamne une pratique au nom d'un principe aussi vague, on n'est plus sur le terrain de la clinique, mais sur celui de la disqualification morale, ce qui n'est pas scientifique.

Ce qui s'est passé le 12 février est l'usurpation d'un pouvoir sous le masque de l'autorité. La psychanalyse y résistera, comme elle l'a toujours fait.

### Signataires :

Laura Sokolowsky, psychanalyste,  
présidente de l'École de la Cause freudienne  
Angèle Terrier, psychanalyste, vice-  
présidente de l'École de la Cause freudienne  
Anne Colombel-Plouzennec, psychanalyste,  
membre du bureau de l'École de la Cause  
freudienne  
Christine Maugin, psychanalyste, membre  
du bureau de l'École de la Cause freudienne